

Mère d'alors

Ce soir, la gravité a marié deux amants ; écrasés l'un sur l'autre, le couvre-lit et le dos courbaturé d'Adèle semblent liés à jamais. Et tout son corps a suivi le non-mouvement : ses membres ont fusionné avec le patchwork. Lourds, gourds, ils reposent en désordre depuis une relative éternité. Une dizaine de minutes, peut-être ? Une accalmie, un instant suspendu dans un quotidien trop chargé. Une poignée de minutes durant laquelle les yeux d'Adèle ont fixé presque sans ciller le blanc du plafond au-dessus d'elle. Il la surplombe pourtant mornement, uni et lisse comme il l'est. Il n'a même pas la délicatesse de proposer un repère visuel auquel se raccrocher : pas une fissure, pas un pauvre cadavre d'araignée enlisé dans une toile oubliée.

Sur les pommettes d'Adèle, les larmes ont creusé deux sillons froids qui commencent déjà à sécher.

Il doit être ennuyeux de fixer un plafond comme ça, pendant si longtemps. Et il est probablement tout aussi barbant d'observer quelqu'un qui scrute son plafond ainsi. Ça tombe bien : Adèle se redresse. Ses lambeaux de muscles donnent tout ce qu'ils ont : vertèbre après vertèbre, elle se déplie jusqu'à se trouver assise sur le bord du matelas. Elle tend le bras, saisit le téléphone sur sa table de chevet. Son contact est réconfortant : à force de rester branché, il est devenu une bouillotte idéale pour les doigts de sa propriétaire. Peut-être est-ce pour cela qu'elle le garde en main, d'ailleurs : elle n'a à l'évidence rien de précis à lui faire faire. Elle hésite entre les icônes familières de ses réseaux sociaux, tapote l'une d'elle, retourne en arrière, et fait défiler les applications qu'elle n'a jamais utilisées. Son ongle indécis s'arrête au-dessus d'un logo, puis d'un autre... Finalement, elle appuie.

Se connecter

Vous n'avez pas encore de compte ? Inscrivez-vous !

D'accord.

Numéro de mobile

Facile.

Nom complet

Adèle

Ça aussi, ça va.

Nom d'utilisateur

adele

Ce nom d'utilisateur n'est pas disponible. Veuillez en choisir un autre.

adele_

Ce nom d'utilisateur n'est pas disponible. Veuillez en choisir un autre.

Bon sang.

a.d.e.l.e

Ce nom d'utilisateur n'est pas disponible. Veuillez en choisir un autre.

Elle regarde la porte de sa chambre soigneusement fermée. Laisse échapper un soupir.

adele_maman

Ce nom d'utilisateur n'est pas disponible. Veuillez en choisir un autre.

mamancomblee

Ce nom d'utilisateur n'est pas disponible. Veuillez en choisir un autre.

Ses doigts heurtent l'écran rageusement.

Bienvenue sur Instagram, bordeldemere !

On lui propose de se connecter à Facebook pour retrouver des amis à suivre ici aussi. Sans la moindre hésitation, Adèle décline. Elle veut aussi passer l'étape de la photo de profil, puis change d'avis, replace une mèche de cheveux, choisit un angle flatteur, étire ses lèvres en un sourire timide... Renonce. Elle se place face au mur de sa chambre, et en quelques secondes, son profil se trouve surplombé d'une photo d'un papier peint blanc des plus banals. Dans la foulée, elle se laisse retomber en arrière et déclenche l'appareil photo de son téléphone une seconde fois ; et c'est sous un carré blanc de plafond qu'elle déverse son âme.

[BLANC]

Du blanc. Du blanc et encore du blanc.

Du vide, surtout. Dans ma tête, dans ma vie.

C'est un vide bizarre, tordu, invraisemblable parce que né du trop-plein.

*

Le trop-plein de la naissance d'Elio.

*

Pendant la grossesse, ça allait.

Enfin non, ça n'allait pas. Je dis que ça allait parce que c'est ce que disent toutes les autres.

Je dis « ça allait » aussi parce que si je compare à maintenant...

Pendant la grossesse, ça allait.

*

Maintenant, le quotidien est un trop-plein mais ma vie est un vide immense.

Un vide de joie

Un vide d'espoir

Un vide de futur.

Au milieu d'un trop-plein de couches

De pleurs

Et même d'amour.

*

Je ne sais pas quoi faire, quoi dire, où aller, comment sortir de ça et je n'en peux plus des

félicitations, des « tu dois être tellement heureuse », des « je peux venir voir la merveille ? », des montagnes de cadeaux pour lui, toujours pour lui, des « t'as l'air fatiguée quand même » et de devoir retrouver la ligne, absolument, vite, très vite, et de devoir toujours tout faire bien, et de LA PEUR pour lui, tout le temps, tout le temps, tout le temps.

*

Tout le temps.

Plein de gens écrivent. Certains, avec discipline et régularité, se lancent dans des projets ambitieux de romans fantastiques aux intrigues enchevêtrées de trahisons politiques. D'autres se figent, soir après soir, devant une page blanche haïe, saisissent leur stylo, le reposent et vont se brosser les dents avec un sentiment d'échec écrasant. D'autres encore se battent avec les touches de leur clavier, jamais assez rapides, et improvisent des pages et des pages de romances poignantes sur commande. Et puis il y a les âmes torturées, qui subissent un quotidien contraignant, se noient dans le stress ou le souci des autres ou l'angoisse et travaillent et emmagasinent sans cesse. Et qui n'écrivent presque jamais. Jusqu'à l'instant cathartique où tout sort d'un coup. Dans un sms, sur un post-it – ou deux, ou cent –, dans une tribune, ou un poème, ou une lettre qui ne sera jamais postée. Sous une photo d'un plafond trop blanc.

Écrire, pour ces gens-là, c'est maintenir la tête hors de l'eau. C'est un moyen de lâcher prise seulement là où c'est vraiment nécessaire, pour resserrer les vis partout ailleurs.

Ce soir, Adèle a tenu.

Se déconnecter

De l'autre côté du mur de la chambre, l'écho d'un doux frottement de tissu s'élève. Adèle, les traits tirés mais raffermis, laisse les derniers lambeaux de trop-plein s'évaporer sur le couvre-lit – juste à côté de son téléphone. Un cil humide s'accrochait encore à sa joue ; en refermant la porte derrière elle, elle l'écarte du bout de l'ongle.

Le lendemain, elle dort encore quand elle reçoit son premier commentaire.

Le second arrive au milieu de son bol de muesli – et les suivants ne tardent pas.

Que des inconnus, des inconnues surtout, si Adèle en croit leurs photos de profils. Beaucoup de mamans, quelques papas, et des gens qui ne le disent pas ; beaucoup de soutien, à en juger par la proportion d'emojis cœurs dans les messages.

Un emoji cœur, c'est tout bête. Quelques pixels rouges, trois contacts entre un doigt et un écran, et pourtant... Un petit cœur virtuel, et a fortiori plusieurs, ça peut réchauffer un gros cœur bien réel. En l'occurrence celui d'Adèle, qui en avait bien besoin ; alors elle dit merci, envoie elle aussi des petits cœurs virtuels, et se sent pousser des ailes. Deux jours plus tard, elle récidive ; cette fois, elle parle de la grossesse, des complications, du sentiment omniprésent de n'être qu'un corps, une carapace à bébé sans identité. Elle raconte les échographies angoissantes, la nudité, les examens sans explications, les sermons incessants – il faut prendre du poids, vous grossissez trop, faites du sport, restez couchée, vous le mettez en danger... Elle raconte les heures passées aux urgences parce qu'Elio ne bougeait plus, tout ça pour qu'il se réveille pile au moment où elle était enfin prise en charge.

Des fois, Adèle hésite à lâcher ses bombes de vérité trop répugnantes pour la lisseur d'Instagram, et puis la colère reprend ses droits. Les gens n'en sont pas toujours enchantés, bien sûr. Les reproches

commencent à émerger au milieu des torrents de cœurs. Les questions aussi, de plus en plus pressantes. Exaspérantes.

[MERE]

Parent au féminin. Trop souvent synonyme de parent tout court, d'ailleurs.

Oui, Elio a un papa. Un super papa, de l'avis général.

En même temps, pour être un super papa, il ne faut pas grand-chose : il lui suffit de donner un biberon de temps en temps, de changer une couche par-ci par-là, de chanter une berceuse une fois tous les 36 du mois. Moi par contre, je ne suis jamais une assez bonne maman. Même quand mes seins se fendent, quand mes cernes me tombent jusqu'au menton, même quand je dors tellement peu que jour et nuit perdent sens.

Une mère c'est une image trop ancrée pour qu'on la bouscule : l'enfant au sein, le sourire tendre aux lèvres, le regard aimant. Le mieux pour le bébé est le lait de sa mère, donc si tu choisis autre chose, tu es une mauvaise mère. CQFD. C'est à toi de t'adapter, toujours, et puis l'allaitement au sein c'est naturel, c'est pratique, c'est gratuit ! Gratuit, mon cul. Ou seulement si on part du principe que le corps des femmes est à disposition.

Pour moi, allaiter, c'est devoir laisser tomber ce que je fais – peu importe ce que je fais –, toutes les deux heures, pour une demi-heure, parce qu'il n'attendra pas. C'est oublier toute notion d'intimité – comme si l'accouchement n'était pas assez – jusqu'à me sentir éperdue de reconnaissance quand je peux aller aux toilettes seule. C'est les crevasses aux mamelons. C'est détester mon lait, et avoir peur de le perdre parce qu'alors Elio risquera d'être en moins parfaite santé et ce sera encore et toujours de ma faute, uniquement de ma faute.

Mais oui, bien sûr, c'est « gratuit ».

Vous avez atteint la limite du nombre de caractères.

Merde !

Adèle n'aime pas qu'on lui coupe la parole. Ça lui arrive déjà bien trop souvent dans la vraie vie ; alors cette fois, elle refuse de s'écraser.

[MERE]

(suite du post précédent)

Et si encore il n'y avait que l'allaitement... Mais non, pour être une mère à peine convenable, il faut aussi se charger de tout le reste – et avec le sourire ! Alors, vous m'excuserez, mais j'en ai soupé des avalanches de compliments pour le papa d'Elio à chaque fois que monsieur daigne s'abaisser à changer une couche. Elio, c'est notre fils, notre responsabilité à tous les deux, mais étrangement c'est moi qui dois l'assumer. Je ne suis pas en colère : je l'aime, le papa d'Elio.

En fait si, je suis en colère.

Contre lui parce que j'en ai marre d'accepter son mieux qui n'est pas assez. Contre le monde entier surtout, qui me fait peser cette énorme pression sur les épaules. Contre celles qui la subissent aussi

et qui ne m'ont pas prévenue – oui, c'est injuste, je sais. Être mère, c'est n'être jamais assez. Comme être femme, remarquez – puissance 1000.

À chaque nouvelle photo de plafond sur son compte Instagram, la vague d'amour revient, avec quelques algues de critiques, dont Adèle se débarrasse sans état d'âme.

Souhaitez-vous bloquer cette personne ?

Elle n'hésite jamais. Pour une fois, c'est elle qui fixe les règles du jeu.

[VÉNÈRE]

J'en peux plus de ces gros comptes de parentalité qui mettent en scène leur vie parfaite par ici. Alors certes, on partage ce qu'on veut sur les réseaux sociaux, mais on partage surtout toujours la même chose. Et on finit par croire que c'est la réalité – mais ce n'est pas notre réalité, ou du moins pas à nous, la masse informe des gens normaux – et sans doute que ce n'est pas celle des autres non plus.

Ça n'empêche pas de la désirer, de l'envier, de la rêver si fort, cette pseudo-réalité.

Petit à petit, certains se convainquent même qu'elle est là, vraie, atteignable, à portée du bout de leurs doigts, mais ils ne la touchent jamais. Et ça les enrage, parce qu'ils détestent tellement avoir tort. Du coup, c'est à moi qu'ils en veulent : je leur renvoie une image trop honnête en pleine face. Ici, moi, je montre qui je suis, dans ma maternité sale et qui échoue et qui vaut le coup malgré tout – peut-être, ou bien ça dépend des fois, et quand bien même, ce n'est pas un crime de poser la question. Ce que je lâche ici, c'est tout ce que je n'ai pas le droit d'exprimer dans la vraie vie, et le fait que ça dérange du monde est pour moi la preuve que je fais bien de continuer.

Ici, c'est chez moi, on peut discuter, débattre, mais personne n'a le droit de me traiter comme une serpillère – et si ça vous déplaît, je ne vous retiens pas.

Les chiffres s'envolent, s'affolent. Adèle tient bon, malgré la pression de ces nombres démesurés qui perdent leur sens. Pourtant, la charge est là, écrasante, et le soutien s'accompagne toujours de demandes plus indiscretes. De plus en plus, les gens insistent pour *voir* – ils préfèrent les minois de bébés aux murs trop blancs. Mais elle ne cède pas un pouce de terrain.

[ANONYME]

Non, je ne partagerai pas de photo d'Elio. Pas de photo de moi non plus, ni de mes repas, de mes habits ou de mes chiottes. Pourquoi ? Pour satisfaire votre voyeurisme ? Pour risquer de me faire harceler dans la vraie vie, en plus d'ici ? Pour être identifiée par des connaissances, voir mon fils grandir épié par des inconnus – même bienveillants ?

Merci mais non merci.

Sur Instagram, l'amour est un littoral : vague de soutien, vague de critiques, vague de nouveaux arrivants, vague de désabonnements, vont et viennent inlassablement. Évidemment, ce sont les propos qui les déclenchent – les mots d'Adèle, bien sûr, d'abord. Et puis ceux des autres, dont la voix compte : cette

maman influenceuse qui dénonce sa violence, cette autre qui recommande ses publications pour leur franc-parler, cet article de journal en demi-teinte, cette critique acerbe d'un chroniqueur télé – tout le monde y va de son petit commentaire qui fait varier la marée.

Les demandes d'interview affluent, elles aussi. Au début, Adèle les refuse toutes sans tergiverser. Mais sa boîte de réception ne désemplit pas... Finalement, c'est le message d'un animateur radio qui la convainc de franchir le pas : l'émission est diffusée à une heure de grande audience, son anonymat sera préservé, ses disponibilités seront les leurs...

Pourtant, alors que le générique de l'émission retentit dans l'énorme casque qu'on lui a posé sur les oreilles, Adèle n'est plus si sûre de sa décision. Autour de la table en forme de donut, chacun derrière son micro, les trois chroniqueurs la fixent avec dans le regard la gourmandise de félins en chasse.

- Chers auditeurs, bonsoir ! Ce soir, pour cette première partie d'émission, nous recevons Adèle. Sur son compte Instagram à plus de 800 000 abonnés, elle décrit son quotidien de maman... À sa façon ! Les tabous ? Connaît pas ! La retenue ? Non plus ! Certains la taxent d'agressivité, d'autres lui reprochent sa critique incessante de la parentalité, et on en vient même à se demander pourquoi elle a fait un bébé... Mais dites-moi Adèle, vous avez l'air en forme pour une jeune maman épuisée !

Merde. Sous le casque, les oreilles d'Adèle la brûlent.

- M-merci de m'accueillir.

Son ton est faiblard, mal assuré, balbutiant. Elle s'interrompt un instant, puis reprend plus posément :

- C'est gentil de votre part de commencer par une remarque sur mon apparence. Un parfait exemple de ce que je mets en avant sur mon compte au quotidien. En tant que femme, en tant que mère, je suis constamment scrutée. Même quand je n'ai pas mon bébé avec moi, les gens se permettent d'évaluer ma capacité à m'occuper de mon fils à partir de la manière dont je m'habille, de mon teint et de la longueur de mes ongles... C'est extrêmement pesant, et c'est une charge que je partage avec des dizaines de milliers de mères, si j'en crois les témoignages que je reçois tous les jours. Ça me met en colère. Ça m'épuise. Ça me rend triste. Mon compte Instagram est avant tout un moyen d'exprimer ce trop-plein d'émotions ; c'est aussi, je pense, un outil de sensibilisation. Mais pour vous répondre plus directement, le maquillage existe, vous savez...

Adèle se redresse. *Je peux le faire.*

En face d'elle, l'animateur hoche la tête, appréciateur. La chroniqueuse à sa gauche enchaîne.

- Ça fait combien de temps que vous avez accouché ?
- Elio a six mois.
- Il est encore tout petit. Vous l'avez laissé à son père, aujourd'hui ?
- Son père travaille. J'ai laissé Elio à la crèche. J'irai le chercher en sortant d'ici.

Adèle se mord la lèvre inférieure, agacée. Ça ne les regarde pas : il faut vraiment qu'elle arrête de vouloir rendre des comptes au monde entier.

- Il vous manque ?

- Là, tout de suite ? Pas spécialement. Et ces temps-ci, je profite de l'espace des tétés pour vivre un peu ma vie à moi, et moins la sienne... Je trouve ça plutôt sain, et à vrai dire, j'apprécie d'autant plus les moments que je passe avec lui.

La chroniqueuse acquiesce ; elle a l'air satisfaite. Mais déjà, de l'autre côté de la table, une autre prend le relais :

- Sur votre compte Instagram, vous déversez énormément de colère, de rancœur, de haine presque... Vous n'avez pas peur de dégoûter vos abonnés, vos abonnées féminines surtout, de la parentalité ? Vous avez pensé à votre responsabilité auprès de ces jeunes femmes qui vous suivent ?
- Alors d'abord, je pense que ma responsabilité auprès de mes jeunes abonnés – quel que soit leur genre – est de faire preuve d'honnêteté. Je crois aussi que ce qui dérange, c'est que j'ose remettre en question cette espèce d'obligation pour les femmes de s'accomplir dans la maternité. On peut être heureuse sans souhaiter être mère. On peut souhaiter être mère, ne pas le devenir, et s'épanouir quand même. On peut devenir mère en l'ayant souhaité et être malheureuse. Et l'inverse existe aussi, évidemment... Bref : non, je n'ai pas peur de dégoûter qui que ce soit.

Adèle a oublié toute timidité. Sûre d'elle, elle réplique, expose, argumente. Sa voix est posée, pleine de conviction. Tirade après tirade, elle prend le contrôle des cœurs – autour de la table et au bout des ondes.

Deux heures plus tard, c'est d'un petit nuage qu'elle doit descendre, plus que de l'ascenseur. Elle conduit prudemment sur le périphérique, prend la sortie 7. Ralentit devant la crèche – à cette heure-ci, mieux vaut faire preuve de prudence. Quelques mètres plus loin, elle accélère à nouveau : la zone de vigilance est passée.

En refermant derrière elle la porte de son deux-pièces silencieux, Adèle manque de glisser sur une balle en mousse. Elle étouffe un juron, s'agace, puis se radoucit lorsqu'une boule noire vient s'excuser en se frottant contre ses mollets.

Dans le miroir de l'entrée, Adèle observe son reflet. Le chroniqueur n'avait pas tort sur tout, tout à l'heure : ces temps-ci, elle a bonne mine. Curieusement, ce sont les vagues de cœurs virtuels de milliers d'inconnus qui lui ont redonné le sourire après sa rupture. En retour, sans le vouloir, la nullipare leur a donné une voix. Et, face à ça, qu'importe la réalité ?